

Adam de la
Halle

LE JEU
DE ROBIN ET MARION

Traduit en vers par

JEAN-LOUIS BESSIERE

INTRODUCTION

Adam de la Halle ou Adam le Bossu est l'un des plus célèbres représentants de la poésie arrageoise du XIII^{ème} siècle. La prospérité de cette ville, l'une des plus riches du royaume, à l'époque de saint Louis et des cathédrales, repose sur deux activités : le tissage et le commerce des draps – la laine vient d'Angleterre, les produits finis sont exportés jusqu'en Italie – et le prêt d'argent que les bourgeois enrichis peuvent consentir aux autres villes des Flandres, aux abbayes, aux grands seigneurs. De cette citée bourgeoise, qui n'aurait pu laisser d'autre souvenir que celui de l'opulence de ses citoyens les plus aisés, sont originaires plusieurs auteurs dont les œuvres ont été conservées jusqu'à nos jours. La production dramatique de ce siècle dont nous avons connaissance, toutes langues confondues (langue d'oïl, langue d'oc, castillan), se monte en tout et pout tout à quatorze textes. C'est peu, certes, mais sur cet ensemble cinq ont été écrits par des membres de la *Carité*, la Confrérie des bourgeois d'Arras à laquelle appartenait Adam.

Nous sommes dans une grande ignorance de la vie de ce poète surnommé tantôt le Bossu, ce qui avait le don de l'irriter, tantôt de la Halle. Fils d'un clerc bigame, c'est-à-dire veuf remarié, il semble qu'il soit né vers 1250 ou un peu avant et qu'il ait commencé ses études à Paris, études interrompues par son mariage et qu'il reprendra plus tard, c'est du moins ce que l'on peut déduire de certains de ses écrits autobiographiques. La date de son décès, en Italie, sur laquelle ses biographes sont loin d'être d'accord, se situerait entre 1285 et 1290.

Nous connaissons d'Adam un grand nombre d'écrits,¹ poèmes, chansons (dont il composait les musiques), chanson de geste (le Roi de Sicile) congés, motets et deux ouvrages pour la scène : *Le Jeu de la Feuillée* et *Le Jeu de Robin et Marion*. Le premier a été joué à l'occasion des fêtes du printemps 1276. C'est une œuvre assez autobiographique puisque l'auteur s'y met en scène ainsi que son père et sa femme et plusieurs notables de la cité auxquels il règle leur compte, à la manière des procès de carnaval. La feuillée est une construction provisoire, traditionnelle, couverte de feuillage où viennent s'abriter les fées au moment de ces fêtes. Ce sont ces dames qui clôturent cette pièce, sinon la plus ancienne (nous n'en savons rien) du moins l'une des toutes premières à avoir abandonné le caractère religieux de rigueur dans les drames liturgiques antérieurs.

Le Jeu de Robin et Marion est également une pièce profane. Elle se divise en deux parties bien distinctes. Dans la première, un chevalier tente d'enlever la bergère Marion et l'action se termine par quelques horions infligés à son petit ami, Robin. Le chevalier disparu, place à la fête entre les jeunes gens et quelques compagnons du village. On mange, on joue, on se fait quelques déclarations d'amour (pas toujours très subtiles) et la pièce s'achève, sans conclusion, sur une farandole. Une partie du *Jeu* est chantée, c'est pourquoi Petit de Julleville, dont les ouvrages font toujours autorité a pu écrire qu'Adam de la Halle serait l'auteur du premier opéra-comique². Cette pièce a été écrite alors qu'Adam avait suivi en Italie Robert d'Artois, le

¹ La plupart collectés dans le manuscrit du XIII^{ème} siècle déposé à la Bibliothèque Nationale (N° fr. 25566)

² Le Théâtre en France librairie Armand Colin Paris 1923

dernier des fils de Saint Louis.³ Elle a été jouée à Naples vers 1283 et n'a été représentée que plus tard à Arras, après le décès de son auteur.

Adam écrivait en picard, l'un des principaux dialectes de langue d'oïl. Son œuvre poétique, très introspective, riche en méditations sur la vie et sur l'amour, dans la continuité du *fin amor* initié par les troubadours au siècle précédent, diffère de beaucoup du *Jeu de Robin et Marion* que nous pourrions qualifier de léger pour ne pas l'accabler du qualificatif de superficiel, surtout dans sa seconde partie. Comparons simplement les quelques vers de cette chanson d'amour⁴ :

*Elle est le miroir et la fleur
Dont la vue donne
Aux mauvais et méchants cœurs
La volonté d'être bon
S'ils cherchent sa compagnie.
Je ne désire pas vivre longtemps
Sinon par peur de cesser de la voir.*

avec ces vers, extraits du *Jeu de Robin et Marion* :

BAUDOUIN

*.... Dis-moi, petite Marion
Combien tu aimes le petit Robin...*

MARION

Je le jure, je ne mentirai pas !

³ Après le massacre des vêpres siciliennes, en 1282 le roi de France avait chargé Robert d'Artois d'acheminer des renforts pour son frère, Charles d'Anjou, roi de Sicile, en grandes difficultés.

⁴ Œuvres complètes, le Livre de Poche, lettres gothiques page 84/85, traduction Pierre-Yves Badel

*Je l'aime messire, d'un amour si vrai
Que je n'aime autant aucune de mes brebis,
Pas même celle qui vient d'avoir un agneau.*

Jugement sévère ? Certes. Ernest Langlois, comme Pierre-Yves Badel assimilent la figure du chevalier à celle du poète en quête d'aventure. C'est faire fi de la condition des filles et des femmes de ce temps que les mâles, qu'ils soient seigneurs, clercs ou vilains, guettaient au coin du bois. La parabole du loup qui s'empare d'une brebis de Marion, vers la fin du *Jeu*, est assez éloquente à ce sujet pour ne pas minimiser la tentative du chevalier d'abuser de la jeune femme.

Le jeu de Robin et Marion appartient à un genre qui connaîtra un succès immense, jusqu'au XVII^{ème} siècle, la pastourelle ou comédie pastorale. La bergère s'appelle Marion le plus souvent et le berger, Robin. Mais ces personnages de compositions sont, la plupart du temps, complètement factices et ne reflètent pas la réalité de l'époque et du monde campagnard, alors qu'Adam de la Halle a voulu, au contraire, dépeindre une vraie société rurale de son temps, avec ses mœurs, ses jeux, ses danses ses repas, ses vêtements, son raffinement et sa grossièreté. Autant que de poète, Adam fait là œuvre d'ethnologue, alors que la peinture de ces humbles sociétés n'intéressait que peu. C'est avec ce regard qu'il nous faut considérer ce *Jeu*, déroutant parfois.

Une dimension plus attachante est celle de l'amour présent du premier au dernier vers. Il y a le soi-disant coup de foudre du chevalier apercevant la pastourelle, auquel nous ne devons accorder aucune crédibilité. Par contre cet épisode, récurant dans bien des œuvres littéraires du temps, en dit long sur l'intégrité physique des femmes à cette époque. L'autre grand amour, sincère et authentique celui-là, est celui de Robin pour Marion et de Marion pour Robin, amour réciproque, inaltérable, émaillé

de petites querelles et de longs moments d'extase, les yeux dans les yeux. Finalement les histoires des gens heureux n'ont pas grand intérêt. Plus instructif est la situation de Perronelle, la compagne de Marion, dont la présence dans la petite assemblée, plutôt masculine (quatre garçons pour deux filles), semble justifiée par le fait qu'il convient de montrer, à côté de cet amour irréel, paradisiaque, la véritable nature des relations entre les sexes à cette époque. Perronelle est en âge de prendre époux, comme Marion, mais le choix ne lui appartient pas. L'un des jeunes prétendants est un musicien sans le sou, donc disqualifié d'emblée, l'autre est un garçon bien nanti, qui fait étalage de son aisance, sans la moindre pudeur, pour plaider sa cause, mais la jeune fille, dont on ne sait s'il lui plaît ou non, ne peut accepter cette union pour des raisons familiales. Triste époque, dépeinte sous un jour souriant, par un poète dont on ne sait pas non plus s'il se maria par amour (il le dit dans quelques-uns de ses poèmes) ou s'il se retrouva coincé avec une femme qui ne lui inspirait que répugnance, si l'on en croit certains passages très amers du *Jeu de la Feuillée*.

Il existe quelques traductions ou éditions bilingue du *Jeu de Robin et Marion*. Sans prétendre en dresser la liste exhaustive, citons les travaux d'Ernest Langlois, Pierre Yves Badel, Annette Brasseur-Péry, Jean Dufournet. Mais pour aucune de ces traductions, toutes d'excellente qualité et dues à d'éminents médiévistes, la redoutable discipline de l'octosyllabe et des rimes ne lui a été imposée. Je dois avouer que m'étant engagé dans cette voie, uniquement pour retrouver le rythme choisi par l'auteur et la musique que produit instinctivement à l'oreille la répétition des mêmes syllabes en fin de vers, je me suis souvent heurté à d'innombrables difficultés, la gageure étant de m'approcher le plus possible du sens littéral, ou à défaut, de m'en m'éloigner le moins possible. Quelquefois, une phrase en picard du XIII^{ème}

siècle n'ayant que peu de différence avec le français contemporain, une simple correction orthographique, une légère retouche grammaticale, suffit à restituer dans notre langue le texte d'Adam de la Halle. Par exemple la demande du chevalier à Marion, vers 24 et 25 :

*Di moi, veïs tu nul oisel
Voler par deseure les cans ?*

*Dis- moi, as-tu vu un oiseau
Voler au-dessus de ces champs ?*

Mais dans bien des cas la tâche est beaucoup plus ardue. Ainsi la réponse de Marion à Robin, vers 170 et 171 :

*Et vés l'ichi. Robin, quel chiere !
Proie et commande ! je ferai.*

Pour lesquels nous avons retenu la traduction suivante :

*C'est fait ! Qu'importe ta prière
Ou tes ordres, j'obéirai.*

Il est intéressant alors de se reporter à des traductions « savantes », en l'occurrence d'abord celles de Pierre-Yves Badel,

*L'y voilà ! Robin, quelle mine !
Prie et commande ! j'obéirai.*

puis celle d'Annette Brasseur-Péry,

Et la voici. Robin, quelle tête ! Ordonne et commande, j'exécuterai.

pour bien comprendre les contorsions auxquelles j'ai dû me plier pour faire entrer la phrase dans la mesure fatidique des huit pieds et respecter les rimes avec des mots qui se trouvent en fins des répliques précédentes et suivantes.

Outre le fait qu'Annette Brasseur-Péry n'a pas respecté le découpage de son texte en vers, à la différence de Pierre-Yves Badel, nous observons, et c'est un fait constant tout au long de leur travail, des divergences dans le rendu du langage de notre ménestrel arrageois. Ces divergences, plus accentuées encore, se retrouvent dans ma propre traduction. J'étais contraint, par le vers précédent cette réplique, de conserver une rime à panetière (Ains le met en te panetière). L'auteur faisait rimer ce mot avec « chière » dont la traduction, soit par mine soit par tête, ne convient pas, pas plus que n'importe lequel des synonymes de ces mots (figure, visage etc). Il m'a fallu ainsi « malaxer » tout cet ensemble, substituer « prière », dont on retrouve la notion (proie) dans le second vers, à « chière » et passer par pertes et profits des indications qui me paraissaient secondaires : d'abord le nom de Robin. On sait, sans qu'il soit nommé, que c'est à lui que s'adresse Marion. Sa présence peut à la limite être considérée comme une cheville de l'auteur. Ensuite cette référence à la tête ou à la mine de Robin, que rien, dans le contexte, ne permet d'expliquer, a été escamotée. C'est une réflexion à l'emporte-pièce de la jeune fille qui était précédemment occupée à raconter à son compagnon qu'elle conservait sur elle les restes du repas et qu'elle les ressortirait pour le cas où ils auraient encore faim. L'allusion à cette mine ou cette tête, tombant comme un cheveu sur la soupe, j'ai préféré les sacrifier pour donner toute son importance à l'attitude de soumission de la jeune fille aux désirs de son bien aimé ! Une analyse plus fine du texte montre que ceci n'est que pure comédie de sa part, puisque dans le